

LAZARE.

V.

LA PAROLE DE CAÏPHE.

Beaucoup de Juifs qui étaient venus vers Marie, et qui avaient vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui. Mais quelques-uns d'eux s'en allèrent vers les pharisiens, et leur dirent ce que Jésus avait fait.

C'est pourquoi les chefs des sacrificateurs et les pharisiens réunirent le sanhédrin, et ils disaient : que ferons-nous ? car cet homme fait beaucoup de miracles. Si nous le laissons faire, tous croiront en lui, et les Romains viendront, et ils détruiront ce lieu, et notre nation. Mais Caïphe, l'un d'eux, qui était souverain sacrificateur cette année-là, leur dit : vous n'y entendez rien, et vous ne songez pas qu'il est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse point. Or il ne disait pas cela de lui-même ; mais étant souverain sacrificateur cette année-là, il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation. Et non-seulement pour la nation, mais aussi afin de rassembler en un seul corps les enfants de Dieu dispersés.

Dès ce jour-là donc ils délibérèrent de le faire mourir.

(JEAN, XI, 45 à 53.)

La résurrection de Lazare produisit deux effets bien différents, et même directement opposés, sur ceux qui en furent témoins. « Beaucoup de Juifs qui étaient venus voir Marie, et qui avaient vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui. Mais quelques-uns d'eux s'en allèrent trouver les pharisiens, » évidemment dans une intention hostile, « et leur rapportèrent ce que Jésus avait fait. » Ainsi les uns sont amenés à la foi, ou tout au moins affermis dans la foi par le miracle : chez les autres, au contraire, la vue du même miracle ravive leurs dispositions mauvaises, et les décide à faire cause commune avec les ennemis du sauveur. Déjà auparavant, dans le cours du récit, nous avons pu distinguer ces deux classes d'hommes auprès du tombeau de Lazare. A la vue des larmes de Jésus, les uns, touchés jusqu'au fond du cœur, s'écrient : « voyez comme il l'aimait ! » tandis que les autres, froids et impassibles raisonneurs, ne pensent qu'à faire cette observation malveillante : « lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle, ne pouvait-il pas faire aussi que cet homme ne mourût pas ? »

Ces deux effets si opposés de l'œuvre de Christ se retrouvent dans tout le cours de son ministère : bien plus, ils se retrouvent toujours dans la prédication de l'évangile. « Nous sommes devant Dieu, » dit saint Paul, « la bonne odeur de Christ, à l'égard de ceux qui sont sauvés, et à l'égard de ceux qui périssent : pour ceux-ci une odeur mortelle qui les fait mourir ; et pour ceux-là, une odeur vivifiante qui les fait

vivre »¹. Le même évangile, la même prédication du salut par grâce, qui amène certains hommes à la vie éternelle, enfonce les autres dans la perdition. Cette prédication de l'évangile ne peut pas être indifférente; ce n'est jamais sans résultat que la parole de Dieu est annoncée aux pécheurs. Cette parole est toujours « vivante, » selon la déclaration de l'apôtre, toujours « efficace, et plus acérée qu'une épée à deux tranchants; » toujours « elle pénètre jusqu'au fond de l'âme, pour juger les pensées et les sentiments du cœur »²; toujours elle produit sur celui qui l'entend des effets sérieux et profonds; mais ces effets changent de nature suivant les dispositions dans lesquelles on l'écoute. Déjà le pieux Siméon, au moment où il reçut dans ses bras l'enfant Jésus, avait annoncé que l'évangile « mettrait en évidence le secret des cœurs »³. Chez les uns il met en évidence la droiture du cœur, et ceux-là il les amène à Christ; chez les autres il met en évidence la méchanceté du cœur, et ceux-là il les éloigne de Christ. C'est pour cela que les époques de réveil religieux ont toujours été des époques de persécution, ou violente ou moqueuse. C'est pour cela que les réformateurs évangéliques ont toujours trouvé sur leur chemin, d'un côté une multitude sympathique empressée à recevoir leur parole, de l'autre côté une seconde multitude qui les combat-

¹ 2 Cor., II, 45, 46.

² Hébr., IV, 42.

³ Luc, II; 35.

taît à outrance, tantôt par le sarcasme et la raillerie, tantôt par le fer et le feu. Par combien de luttes et de haines, par combien de nobles victimes et de sang versé, les progrès de l'évangile ont-ils dû être achetés dans tous les temps ! « Je suis venu mettre le feu sur la terre, » dit le sauveur, « et qu'ai-je à désirer s'il est déjà allumé ? »¹ Par cette image du feu, que Jésus emploie pour désigner les effets de l'évangile, il entendait tout à la fois l'ardeur de l'amour chez ses disciples, et l'ardeur de la haine chez ceux qui rejettent sa parole. C'est la même pensée qu'il exprime ailleurs sous une autre image : « je suis venu dans ce monde pour un jugement, afin que ceux qui ne voient point voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles »².

Il est donc inévitable — pensée bien sérieuse et bien effrayante ! — que la parole de Dieu produise l'un ou l'autre de ces deux effets. Par cela seul que vous avez entendu la prédication de l'évangile, vous n'êtes plus dans les mêmes conditions morales où vous étiez auparavant : vous êtes meilleurs ou vous êtes pires ; vous avez été rapprochés de Dieu ou vous avez été éloignés de lui ; votre cœur a été touché, ou il a été endurci ; vos yeux se sont ouverts à la lumière de la vérité, ou le voile de l'erreur s'est épaissi sur vos yeux ; vous avez été mis sur le chemin du salut, ou vous avez scellé votre perdition. Et quand bien même la prédication de l'évangile n'aurait eu pour vous, *en*

¹ Luc, XII, 49.

² Jean, IX, 39.

apparence, aucun résultat ; quand même votre cœur n'aurait été atteint ni remué dans aucun sens ; quand même, à l'ouïe des appels de l'amour de Dieu et des menaces de sa justice retentissant tour à tour à vos oreilles, vous seriez restés comme plongés dans un sommeil paisible, n'éprouvant à l'égard du Seigneur ni amour, ni rébellion, — ne pensez pas que pour cela, mes frères, la prédication de l'évangile fût restée indifférente à votre endroit. Par cela seul que le salut vous a été annoncé, que la grâce de Dieu vous a été offerte, vous avez assumé sur votre tête une responsabilité que vous ne pourrez jamais secouer loin de vous, ni dans cette vie ni dans l'autre. Il vous sera demandé compte au dernier jour des moyens de grâce qui ont été mis à votre portée, quel que soit l'usage que vous en aurez fait ; et cette molle quiétude dans laquelle vous vous endormez, également éloignés de l'amour et de la haine, n'appartenant ni à Christ ni au démon, cette paix trompeuse qui vous rassure est au contraire tout ce qu'il y a de plus effrayant ; car il est plus facile de passer de l'inimitié à l'amour que de l'indifférence à l'amour ; il vaut mieux être froid que tiède : c'est le Seigneur qui l'a déclaré en disant à l'église de Laodicée : « plutôt à Dieu que tu fusses froid ou bouillant ! parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni bouillant, je te vomirai de ma bouche ! » ¹

Il est donc vrai que la prédication de l'évangile

¹ Apoc., III, 15, 16.

ne peut pas rester sans effets ; et que chaque appel nouveau qui nous est adressé de la part du sauveur, en augmentant notre responsabilité, en ajoutant au compte que nous aurons à rendre, nous rapproche de Dieu ou nous en éloigne. Que chacun de nous, mes frères, se place sérieusement en présence de cette vérité sérieuse, que chacun s'interroge pour savoir quel est, de ces deux effets de l'évangile, celui qu'il a éprouvé dans son cœur ; qu'il se dise bien que cet appel qui lui est adressé aujourd'hui même aura pour lui des résultats inévitables de salut ou de perdition ; qu'il se souvienne que « celui qui n'est pas avec Christ est contre lui, » que « celui qui n'assemble pas avec Christ disperse, » que « nul ne peut servir deux maîtres, » et que ne pas donner son cœur à Christ, c'est donner son cœur à Satan !

Les pharisiens nous offrent un exemple effrayant des effets que produit l'œuvre de Christ sur les cœurs mal disposés. En apprenant la résurrection de Lazare, « les chefs des sacrificateurs et des pharisiens réunirent le sanhédrin, et ils dirent : que ferons-nous ? car cet homme fait beaucoup de miracles. » Remarquez bien que les pharisiens ne songent pas à contester la réalité des miracles du sauveur ; ils ne font aucune difficulté de les reconnaître, comme chose évidente et certaine. La conclusion naturelle à tirer, semble-t-il, c'était de reconnaître en Jésus le Fils de Dieu et de se déclarer ses disciples, puisque ses miracles, et surtout le dernier qu'il venait d'accomplir, témoignaient hautement que Dieu était avec lui. Mais

cette conclusion, qui semble si naturelle, et pour ainsi dire si forcée, ne fut pas celle des pharisiens. Non-seulement ils ne reconnurent pas Jésus pour le Fils de Dieu, mais leur opposition à sa personne et à son œuvre, bien loin d'être vaincue, fut portée au plus haut degré; et après une courte délibération, dans laquelle les arguments politiques furent seuls invoqués, ils décidèrent de faire mourir Jésus. « Dès ce jour-là donc, » nous dit l'évangéliste, « ils délibérèrent de le faire mourir. » Ainsi c'est à dater de cette œuvre merveilleuse, qui démontrait d'une manière si éclatante la puissance divine de Christ, que sa mort fut décidée; bien plus, nous apprenons au chapitre suivant qu'une grande multitude de Juifs s'étant rendus à Béthanie pour voir Jésus et celui qu'il avait ressuscité, les chefs des sacrificateurs, irrités de cette affluence et de cet enthousiasme, poussèrent la folie de leur haine jusqu'à délibérer de faire mourir aussi Lazare! Voilà quel fut l'effet que le miracle produisit chez les pharisiens. Tant il est vrai que les miracles sont absolument impuissants pour amener les hommes à la foi, s'il n'y pas chez eux à l'avance une disposition qui les porte à croire, ou du moins une disposition à chercher la vérité. En vain la vérité sera-t-elle évidente; en vain, transmise par un miracle, elle apparaîtra sous une forme visible et palpable, elle ne sera jamais reconnue ni acceptée que par celui-là seul qui aime la vérité, et qui la recherche d'un cœur sincère. Ce que nous disons des miracles, on peut le dire de toutes les preuves extérieures, de

toutes celles qui ne s'appuient pas sur les dispositions intimes du cœur de l'homme. La foi n'a pas sa racine dans l'intelligence, mais bien dans la volonté ; et elle ne peut pas être imposée , par une sorte de violence morale , à celui qui n'en veut pas. Croire , dans le sens biblique , ce n'est pas être convaincu matériellement, c'est vouloir et aimer ce qui est l'objet de la foi. Les vérités de l'ordre moral ne se démontrent pas comme des théorèmes de géométrie ni comme des faits scientifiques : la démonstration du christianisme aura beau être inattaquable au point de vue de la logique et de la raison , elle ne sera pas acceptée par le cœur qui n'est pas droit devant Dieu. Voilà pourquoi les mêmes arguments qui persuadent les uns laissent les autres incrédules. Le bienheureux secret de la foi n'est pas dans la rigueur des raisonnements, ni dans l'évidence des miracles ; il est tout entier dans la droiture de cœur. Ce n'est pas la première fois que nous avons l'occasion de proclamer devant vous cette grande vérité ; mais nous ne saurions y revenir trop souvent ni avec trop d'insistance ; car votre salut en dépend , puisque vous ne pouvez être sauvés que par la foi. Si vous ne croyez pas encore , ou si vous ne croyez que faiblement , la faute, sachez-le bien , en est tout entière à vous-mêmes, et Dieu vous en demandera compte comme d'un péché. Du moment que vous voudrez sincèrement chercher la vérité, la vérité de l'évangile vous apparaîtra aussi claire que la lumière du jour ; dès ce moment là vous deviendrez des croyants , et vous

serez sauvés. Mais aussi longtemps qu'il y aura chez vous, comme il y avait chez les pharisiens, un manque de droiture de cœur, un désir secret qui vous éloigne de la foi, toutes les preuves extérieures les plus éclatantes, toutes les prophéties, tous les miracles seront impuissants pour vous convaincre; et vous ne seriez pas persuadés, quand bien même un Lazare sortirait sous vos yeux de son tombeau.

Je reviens à la délibération des pharisiens. « Que ferons-nous? car cet homme fait beaucoup de miracles. Si nous le laissons faire, tous croiront en lui, et les Romains viendront, et détruiront ce lieu et la nation. » Les pharisiens couvrent leurs passions mauvaises du prétexte de l'intérêt national; mais il est trop évident qu'ils ne croyaient pas eux-mêmes à la raison politique qu'ils allèguent pour effrayer le peuple. Ce qu'ils auraient voulu, c'était précisément un Messie temporel qui se mit à leur tête pour secouer la domination romaine; et c'est parce que le règne de Jésus n'était pas de ce monde qu'ils ne voulaient pas de son règne. C'est avec la même hypocrisie que devant Pilate ils présentèrent Jésus comme un conspirateur qui aspirait à la royauté, l'accusant de cela même qu'ils attendaient et désiraient du Messie, de cela même que Jésus avait toujours refusé à l'enthousiasme charnel du peuple juif.

« Alors l'un d'entre eux, Caïphe, qui était souverain sacrificateur cette année-là » — l'apôtre distingue *cette année-là* entre toutes les autres, comme étant la plus importante dans l'histoire du peuple

juif et du monde : l'année annoncée par Daniel et tous les prophètes, l'année où « la postérité de la femme a brisé la tête du serpent, » l'année où les sacrifices ont été abolis par le seul sacrifice qui pût effacer les péchés, l'année où « tout a été accompli » pour le salut de l'humanité — Caïphe donc, qui était souverain sacrificateur cette année-là, leur dit : « vous n'y entendez rien ; et vous ne songez pas qu'il est avantageux qu'un homme seul meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse point. » Ce langage s'adresse évidemment à une assemblée divisée d'opinion. Bien que tous fussent d'accord dans leur haine contre Jésus et dans le désir secret de se défaire de lui, il y avait sans doute un parti modéré qui reculait devant les mesures extrêmes, et qui hésitait à faire périr un innocent. C'est vis-à-vis de ces esprits timorés que Caïphe invoque la raison d'état, qui lui paraît devoir tout terminer : quel que soit cet homme, innocent ou coupable, il faut qu'il périsse pour sauver la nation : « il est avantageux qu'un homme seul meure pour le peuple. » Il est avantageux : telle est la raison par excellence qui, pour Caïphe et ses pareils, tranche toutes les questions. Il y a deux classes d'hommes dans le monde : les uns, c'est la minorité, obéissent à des principes ; les autres, bien plus nombreux, consultent les intérêts. Ceux-ci avant d'agir demandent ce qui est utile ; ceux-là demandent ce qui est juste. Les premiers ont devant les yeux un but invariable vers lequel ils marchent quoi qu'il en coûte, à travers la bonne ou

la mauvaise fortune , qu'on les blâme ou qu'on les loue , aux rayons du soleil ou au bruit de la tempête ; les autres , avant de se mettre en route , pèsent les circonstances , consultent l'opinion , calculent les chances diverses , s'informent avec soin quel est l'état de l'atmosphère , et de quel côté souffle le vent. Faudra-t-il , mes frères , insister auprès de vous sur l'obligation morale de préférer le devoir à l'intérêt , et de faire en toute occasion ce qui est juste , quelles qu'en doivent être les conséquences ? Non ! ce serait du temps perdu ; il n'est pas un seul d'entre vous qui osât soutenir que l'utilité doit passer avant la justice. Mais je voudrais vous montrer qu'à bien examiner les choses , ceux qui prennent l'intérêt pour règle de conduite , ceux qui disent comme Caïphe : il est avantageux de faire telle ou telle chose , ceux-là se trompent en réalité dans leur calcul , et que la ligne inflexible du devoir est toujours la meilleure des politiques.

Pour l'homme qui ne consulte pas ses intérêts , mais uniquement son devoir , la marche à suivre est toujours simple et claire ; son chemin est toujours tracé devant lui droit et lumineux ; il n'est jamais embarrassé pour choisir entre des partis divers et opposés , car il n'y a jamais deux justices. Mais il n'en est pas ainsi pour l'homme dont le mobile est l'intérêt ; car si la justice est une , l'intérêt est multiple. Il n'est pas toujours facile de discerner ce qui en définitive nous sera le plus avantageux. Si j'agis de telle manière , je gagnerai plus d'argent ; mais si j'agis d'une

autre manière, j'acquerrai plus de réputation, je serai mieux placé dans l'estime des hommes. Que faut-il choisir : l'argent ou la réputation ? alternative épineuse, pleine d'inquiétude et de péril. C'est ainsi qu'à chaque instant les intérêts se croisent et se combattent dans la vie, amenant des embarras inextricables pour celui dont le mobile est l'avantage matériel. Bien souvent l'intérêt matériel se confond à notre insu avec le devoir, et l'homme politique se trompe sans cesse dans ses calculs ; il oublie d'y faire entrer en ligne de compte une seule chose, et c'est la chose essentielle de laquelle tout dépend : la providence de Dieu. L'histoire de Caïphe et des pharisiens nous offre un exemple frappant de ces erreurs de calcul où tombent les hommes d'intérêt. Ils firent mourir Jésus, disaient-ils, pour éloigner d'eux le fléau des Romains ; et ce fut précisément la mort de Christ qui amena la destruction de Jérusalem et du peuple juif par les Romains. Il en fut de même pour Pilate : il livra Jésus à la mort pour éviter d'être accusé auprès de l'empereur ; et peu de temps après la mort de Jésus il tomba victime d'une semblable accusation. Que de choses n'y aurait-il pas à dire encore sur la supériorité du devoir comme mobile de conduite, même au point de vue de ce qui est avantageux ! l'approbation de la conscience, la joie intime d'avoir été fidèle, d'avoir fait ce qui est bien quoi qu'il en coûte, cette joie-là n'est-elle pas un bien réel ? et les reproches de la conscience, qui tourmentent ceux qui sacrifient à l'intérêt, ne sont-ils pas

un mal véritable? Mais il y a plus : vous qui parlez d'intérêt, ne pensez pas seulement à celui de ce monde, pensez à votre intérêt éternel : demandez-vous si c'est un bon calcul de sacrifier le ciel à la terre, et la gloire de l'éternité aux avantages matériels de la vie présente. Nous avons beau faire et beau dire, nous trouverons toujours sur notre chemin ce raisonnement simple et vulgaire, mais que rien ne peut renverser : « que servirait-il à un homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme? » Laissons donc les Caïphes se demander avec inquiétude en toute occasion ce qui est avantageux : quant à nous, demandons uniquement ce qui est juste; et quelles qu'en puissent être les conséquences prochaines et apparentes, assurés que le résultat définitif sera nécessairement conforme à notre vrai bien, ne laissons jamais dévier notre marche de la ligne inflexible du devoir : là est la paix, là est la joie, et la lumière, et la force. Les sages du paganisme avaient déjà senti combien ferme et paisible est la voie de la justice. Un poète latin a dit en vers admirables que je regrette d'être obligé de traduire :

Ferme dans ses desseins, à son devoir fidèle,
L'homme juste, aux clameurs d'une foule rebelle
Oppose un front serein que rien ne peut fléchir.....
Que le monde en débris s'écroule sur sa tête,
De toutes parts froissé par l'horrible tempête
Il verra la mort sans pâlir ¹.

Cette parole de Caïphe, qui dans sa pensée n'était

¹ Horace, ode III du 3^e livre.

que l'expression d'une froide et atroce politique, avait une autre portée dans les intentions de Dieu ; il était à son insu l'organe du Saint-Esprit, et c'était une prophétie qui sortait de sa bouche. « Il ne dit pas cela de lui-même, » ajoute l'évangéliste, « mais étant souverain sacrificateur cette année-là, il prédit que Jésus devait mourir pour la nation ; et non-seulement pour la nation, mais aussi pour réunir en un seul corps les enfants de Dieu dispersés. » Dieu voulut que dans cette année solennelle où la sacrificature lévitique allait prendre fin, alors que l'Urim et le Thummim, qui avait brillé pendant quinze siècles sur la poitrine des enfants d'Aaron, allait s'éteindre pour toujours, il voulut que la sacrificature fût illuminée d'une gloire divine dans la personne du dernier de ses représentants : semblable à un flambeau qui, au moment de mourir, semble se ranimer pour jeter une dernière et vive lueur. Cette œuvre de salut que Christ devait accomplir par sa mort, et que Caïphe prophétisa malgré lui, est décrite ici sous des traits qui méritent de fixer notre attention. « Il devait mourir, » nous est-il dit, « non-seulement pour la nation, mais aussi pour rassembler en un seul corps les enfants de Dieu dispersés. » L'apôtre, dirigé par le Saint-Esprit, appelle enfants de Dieu des païens qui, encore égarés loin de lui, étaient plutôt ses ennemis, parce qu'ils devaient plus tard être amenés à la connaissance de l'évangile. Déjà ils étaient dans le cœur de Dieu ses enfants, et il les nommait ainsi selon l'élection de sa grâce, même

avant de les appeler à lui. Il est doux de penser que parmi les multitudes qui sont encore plongées dans les ténèbres morales, il se trouve un grand nombre d'enfants de Dieu que nous ne connaissons pas, mais qui sont connus de leur père céleste, et qu'il appellera quand il en sera temps.

Ces enfants de Dieu qui sont dispersés, l'œuvre de Christ, et l'œuvre des ministres de Christ consiste à les rassembler en un seul corps. C'est une œuvre de rapprochement et de réunion. Le péché sépare les hommes les uns des autres, la foi chrétienne les rapproche et les unit. Saint Paul nous dit dans l'épître aux Ephésiens que Dieu a envoyé son Fils « afin que, lorsque les temps seraient accomplis, toutes choses fussent réunies en Christ, tant celles qui sont dans les cieux que celles qui sont sur la terre » ¹. La communion des saints dans cette vie est la préparation et l'avant-goût de cette réunion parfaite qui n'aura lieu que dans le ciel. N'oublions jamais, chers frères, qu'il est dans l'essence de l'évangile de tendre à la réunion. Tout ce qui divise les hommes est opposé à l'esprit de l'évangile. Cette nécessité du rassemblement des enfants de Dieu était mieux comprise du temps de nos pères qu'elle ne l'est aujourd'hui parmi nous. Les anciens réformés de France étaient unis en un seul corps, et non fractionnés comme nous en plusieurs églises; aussi, malgré les difficultés du temps et les épreuves de la

¹ Ephés., I, 40.

persécution, ils étaient forts pour combattre les ennemis communs. Nos divisions actuelles nous affaiblissent ; elles sont la source de bien des misères , et c'est là peut-être une des causes principales du peu d'influence que l'église exerce aujourd'hui sur le monde. Bien des âmes qui ont faim et soif de la justice viendraient à nous avec empressement si elles n'étaient repoussées par nos divisions. Ces divisions les empêchent de reconnaître la véritable église de Christ, qui se trouve pourtant parmi nous, malgré toutes nos misères, puisque seuls nous appuyons notre édifice sur la parole de Dieu. Tout en déplorant le mal, mes bien-aimés frères, faisons nos efforts pour le combattre et le surmonter dans la mesure qui dépend de nous. Rappelons-nous que Christ est mort pour rassembler en un seul corps les enfants de Dieu, et contribuons selon nos moyens à cette bienheureuse réunion, nous qui nous réclamons du nom de Christ. Elevons-nous par la charité au-dessus de toutes ces petites barrières qui séparent trop souvent les chrétiens, efforçons-nous de réaliser cette communion des saints que nous ne connaissons guère, hélas ! que par notre profession de foi, et hâtons l'accomplissement de cette prophétie du sauveur : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut aussi que je les amène, et elles écouteront ma voix, et il y aura un seul troupeau et un seul berger ¹.

¹ Jean, X, 46.

La prophétie involontaire que Caïphe prononça dans cette occasion , n'est pas le seul exemple de ce genre qui se trouve dans l'Ecriture. C'est ainsi que Balaam , qui était un homme impie et méchant , annonça malgré lui les victoires du peuple d'Israël et la venue du Messie ¹. Parfois ces prophéties involontaires se présentent sous une autre forme : elles ne sont plus en paroles , mais en action. Bien des événements qui se sont accomplis dans le passé sont en même temps des symboles et des prophéties de ce qui arrivera dans l'avenir. La destruction de Babylone , par exemple , annonçait la chute d'une puissance d'iniquité , d'une église infidèle dont Babylone était l'image. Souvent des hommes , croyants ou ennemis de la foi , ont fait des actes ou prononcé des paroles qui à leur insu avaient une signification évangélique. Quand Marie arrosait de parfum et de larmes les pieds de Jésus , elle ne voulait que témoigner au sauveur l'amour dont son cœur était plein ; mais dans l'intention de Dieu elle pleurait à l'avance la mort de Christ et préparait sa sépulture ². Quand Pilate présentait aux Juifs le sauveur après l'avoir fait battre de verges et qu'il leur disait : « voilà l'homme ! » il voulait seulement se moquer des Juifs tout en essayant de sauver un innocent ; mais dans l'intention de Dieu il proclamait une grande et éternelle vérité : il déclarait qu'en Jésus , et en lui seul , l'humanité

¹ Nomb., XXIII , XXIV.

² Matth., XXVI , 12.

a trouvé son idéal. Quand il écrivait sur la croix cette inscription en trois langues : « Jésus Nazarien roi des Juifs, » et qu'aux réclamations des pharisiens qui lui disaient : « écris seulement *qu'il a dit* : je suis le roi des Juifs, » il répondait avec un brusque dédain : « ce que j'ai écrit je l'ai écrit ! » Pilate scellait en réalité la royauté du sauveur ¹. Quand les soldats revêtaient Christ d'un manteau de pourpre, qu'ils lui mettaient un sceptre de roseau à la main et sur la tête une couronne d'épines, ils ne voulaient que l'insulter et le torturer ; mais dans la pensée de Dieu ces outrages avaient une signification magnifique : c'étaient là autant de symboles et de prophéties de la dignité souveraine du sauveur. Les enfants de Dieu ont appris à déchiffrer le sens de ces symboles ; c'est lorsqu'il est accablé d'outrages que Jésus nous paraît vraiment grand et vraiment roi ; l'église des rachetés se prosterne devant ce roi couronné d'épines, et s'écrie :

Sous ton voile d'ignominie,
Sous ta couronne de douleur,
N'attends pas que je te renie,
Chef auguste de mon sauveur !
Mon œil, sous le sanglant nuage
Qui me dérobe ta beauté,
A retrouvé de ton visage
L'ineffaçable majesté !

C'est aux pieds de ce sauveur crucifié, mes bien-aimés frères, que je veux vous laisser en terminant

¹ Jean, XIX, 22.

ce discours. Nous avons tous besoin de nous tenir au pied de la croix , quel que soit le point où nous en sommes à l'égard de la vie spirituelle. Que ceux qui n'ont pas encore donné leur cœur à Christ viennent à la croix pour qu'ils apprennent combien Dieu les a aimés , combien il les aime dans cet instant , et pour qu'ils se sentent contraints par un tel amour de se donner à lui aujourd'hui même. Que ceux qui ont déjà commencé à goûter combien le Seigneur est doux viennent à la croix pour retremper leur amour , et se sentir enflammés d'un nouveau zèle au service de celui qui les a tant aimés. Que ceux qui sont faibles viennent à la croix pour trouver la force ; que ceux qui sont affligés viennent à la croix pour trouver la joie ; que ceux qui sont en état de chute viennent à la croix pour trouver le relèvement. Et vous , chers frères et sœurs qui cherchez avec anxiété une paix que vous n'avez pas trouvée encore ; vous qui sentez votre misère , et qui n'avez pas encore obtenu la délivrance ; vous qui croyez , et qui n'avez pas encore recueilli le fruit de votre foi , venez à la croix pour contempler cette sainte victime qui a tout accompli pour vous , qui ouvre ses bras pour vous recevoir tels que vous êtes , qui vous offre à présent même tous les trésors de sa grâce , qui ne veut pas vous laisser aller sans vous avoir bénis , et qui vous dit à chacun dans cet instant : mon fils , ma fille , va en paix ; tes péchés te sont pardonnés ! Amen.

Décembre 1859.